

1985

- Allô j'écoute ?
- C'est moi.
- C'est vous Peggy ?
- Qui d'autre.
- Vous êtes seule ?
- Comment ça ?
- Il y a quelqu'un avec vous ?
- Non, je suis seule.
- D'accord.
- Je vous sens inquiète ?
- Pas du tout, je demande comme ça.
- Comment vous sentez-vous ?
- C'est la grande forme.
- Bon, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer !
- Dites-moi ? Vous êtes internée avec moi ?
- Ah ça non, pas encore.
- Pourtant il y a matière.
- Vous tenez le coup ?

PEGGY DANS LES PHARES

— Je veux mourir, oui. Il n'y a pas un bruit sur la ligne ?

— Un bruit ?

— Oui, un son étrange. Pas comme d'habitude.

— Mais pas du tout.

— Ah bon.

— Alors écoutez bien : Lulu a eu ses bébés !

— C'est pas vrai ? Combien ?

— Aucune idée. Trop ! Ils se ressemblent tous.

Cinq je crois. Si vous les voyiez...

— Oh. Gardons-les.

— Vous arrivez à dormir ?

— Très peu.

— Vous écrivez ?

— Oui. Un vrai chef-d'œuvre.

— Moi aussi.

— Vous écrivez ?

— Non, je n'arrive pas à dormir. Et puis les chiots hurlent de faim, il faut les nourrir à la pipette.

— Vous pensez à moi ?

— Sûrement pas.

— Je suis heureuse de vous entendre.

— Vous devenez sentimentale.

— Merci d'avoir appelé Peggy.

— Je passerai demain.

Combien de séjours en clinique, Françoise? Combien de fois te surprendrai-je la main dans cette trousse de velours? Je m'assois à ta table de travail, caresse ta machine, les touches frappées mille fois. Je peux imaginer le calme et la panique de cet espace confortable qui n'exige rien d'autre que l'envie d'écrire un bon livre. Je remarque pour la première fois l'organisation originale de tes petites affaires éparpillées sur le bureau, les cigarettes rangées dans leur étui, les stylos étonnamment bien alignés près des carnets, comme des lignes et des points qui composeraient un tableau. Je n'avais jamais remarqué ta manière si constructiviste de structurer l'espace. Manie? Superstition? Vieille habitude? À moins que ce ne soit Pepita qui ne range ton bureau ainsi tous les matins? Comment ne puis-je pas le savoir? Un frisson parcourt un arbre voisin, des enfants crient dans la cour toute proche. Je dors en plein jour comme tu le fais, peut-être arriverai-je à me glisser enfin dans ton personnage?

Tu as laissé ton pull beige roulé en boule sur le fauteuil, il semble ronronner comme un chat endormi. Un cheval bleu se tient debout sur la commode, surplombant nos objets aimés, colliers, cartes de visite, pots de crème, carnets de notes et flacons de parfum. Le tourne-disque attend qu'on l'actionne. Les livres sont posés pêle-mêle dans la bibliothèque. Au premier rayon de soleil je remarque la trace de tes doigts dans la poussière d'une couverture. La vie s'est comme mise à l'arrêt, entraînant ton royaume dans un sommeil de cent ans. En sortant de la douche j'ai cru t'entendre m'appeler mais il n'y avait personne ; un fantôme avait pris ta place. Pendant des jours j'ai dû redéposer dans les placards la deuxième tasse du petit-déjeuner. Ton fantôme me commande les gestes, j'y réponds docilement.

Aujourd'hui ta présence est pour ainsi dire devenue inversée. Tu es si absente que tu es partout, je n'ose rien toucher de peur de déplacer le souvenir et l'évidence de toi. Je fume, pied sur la chaise, observant ce qui m'entoure comme un décor étranger. Et si cette chambre, ce lit, ces draps et nos objets emmêlés constituaient une espèce de musée ?

Parfois quand je te regarde dormir tu émetts des bruits d'animal blessé comme un lièvre pris dans un collet. Lorsque j'attrape un mot au vol, j'essaie de reconstituer le rêve mais rapidement tu te réveilles paniquée et ne te rendors que plusieurs heures plus tard. Une minuterie scande malgré nous le rythme des jours comme si le temps calculé nous permettait de ne pas nous perdre. Moteur du réfrigérateur.

Déclenchement de la chaudière. Tic-tac de l'horloge de la cuisine. À l'étage un volet claque paresseusement, bercé par les courants d'air. Il n'est que dix heures et le téléphone, posé sur la table, me toise avec ses petits numéros.

Depuis ton accident en 1957, tes souffrances sont restées intactes comme si le corps se rappelait toujours du contraste irréconciliable entre la douceur d'avril et la violence de la mort, deux mondes s'entremêlant pour engendrer un monstre mental. Au fil des années on pourrait imaginer que les images s'estompent mais c'est le contraire. Quand tu t'en ouvres elles affluent avec encore plus d'intensité et de terreur – à moins que cela ne soit qu'une reconstitution ultérieure, construite de toutes pièces avec les témoignages et les photos vus dans les journaux, soigneusement découpés ? Le corps y revient sans cesse, abîmé de l'intérieur, appréhendant le prochain choc.

Anticipais-tu l'accident de tes vingt et un ans ? As-tu vu tes amis se faire éjecter dans les champs ? As-tu senti la chaleur de l'Aston Martin s'écraser sur toi après les roulades et les assauts avant de te coincer au sol de tout son poids ? Je pourrais restituer parfaitement ces moments tant ils t'habitent avec une précision morbide. Le bruit de l'accident te revient régulièrement, avec l'odeur du métal brûlé et la sensation diffuse de la masse, chaude, endormie, contre laquelle tu ne peux pas lutter. Quelqu'un crie, voix masculine jeune et paniquée : « Elle est là ! » Puis plus rien. Les jours, les semaines qui suivent se déroulent

dans un état quasi utérin, comme dans une vie antérieure à la vie.

Où va la conscience, dans ces instants où la pensée vagabonde ? Sous quel prétexte le cerveau se met-il à arrêter de communiquer des images, des pensées, des associations ? Et pourquoi le corps s'acharne-t-il à envoyer mécaniquement de l'air, pompant le cœur, dans l'éprouvante espérance d'insuffler la vie sous les paupières du dormeur ?

Quand tu te réveilles en ce mois d'avril 1957, tu vois une aiguille s'approcher de ton bras avant qu'elle pique puis perce la veine bleue au creux du coude. Une main rougeaude pousse doucement un piston dans un tube gradué. Les gestes sont exécutés avec précision. Tu assistes dans une passivité extrême à la première représentation d'une pièce qui se jouera toute ta vie. Tu penses te rendormir à nouveau mais ton regard croise celui de l'infirmière qui sursaute, « Oh, vous êtes là ! » – comme si du fond de ta narcose, tu n'étais plus tout à fait vivante. Tu sens alors une douleur extraordinaire dans chacun de tes os. Ton crâne veut se disloquer, revenir à sa souplesse originelle. Tu veux toucher ta tête pour t'assurer que les os tiennent en place mais tu n'arrives pas à lever le bras. Tu te crois paralysée, tu imagines la matière grise en train de se répandre. L'infirmière se lève, elle dit : « Je vais chercher les médecins et votre frère, surtout ne vous endormez pas madame Sagan. » Tu te rappelles alors que tu n'es plus la petite fille Quoirez mais une autre, un personnage d'écrivain qui s'est superposé au

précédent et qui est devenu ta véritable identité. Tu voudrais que l'infirmière revienne, sa présence est trop réconfortante pour en être privée si vite mais au même moment le poison se met à produire ses effets et tu goûtes pour la première fois à la morsure, au baiser de venin. Le poison porte un nom et un chiffre : Palfium 875. Quelques semaines plus tard tu es de nouveau hospitalisée, cette fois dans une clinique spécialisée de Garches pour te libérer de ta nouvelle addiction. L'orviétan destiné à te soulager t'a rendue dépendante.

Il y a ce corps dont on ne fait pas grand-chose quand on est écrivain et qui pourtant vous rappelle à l'ordre, se plaint, vous envoie ses signaux, crie bien fort qu'il voudrait qu'on s'occupe de lui, de l'intérieur mais aussi de l'extérieur, de son enveloppe. C'est encombrant, mais c'est comme cela. Quand tu te lèves, la douleur est si grande qu'elle t'empêche de t'élever. Tu voudrais qu'on t'assomme une bonne fois pour toutes, c'est ton mot préféré d'ailleurs, tu le répètes à l'envi : tout est assommant, l'époque, les gens, la télévision.

Dans ta chambre de Garches tu guettes les moindres sons, tout ce qui pourrait témoigner de cette vie palpitante qui se déroule de l'autre côté de la porte. Tu essaies de te raccrocher à des poèmes, un d'entre eux t'est revenu et a déroulé son ruban, celui de la mer avec le soleil. Tu t'abandonnes à ces images quand le manque devient trop puissant et qu'il décide à ta place ; l'ombre ronde t'enveloppe et te rappelle à quel

point la vie est violente dans ses contrastes les plus irréconciliables.

Combien de fois, agenouillés à ton chevet, avons-nous été sollicités ? Tu attendras souvent, dans une succession de chambres et de lits, que ceux que tu aimes viennent à ton secours, tirant ainsi sur une laisse invisible. À Garches, alors que tu gambadais joyeusement sur les frontières de la mort, on t'a annoncé ce que tu n'osais plus espérer : « M. Guy Schoeller est là. »

Et Guy est entré. Tous les jours il revient te voir. Il t'apporte des fleurs et son affection, ses grands yeux tristes et ses airs empruntés te réconfortent. Guy Schoeller a déposé son chapeau sur Proust-Michelet-Baudelaire-Chateaubriand. Tu aimes son costume bleu croisé et ses mains pâles. Ses joues sont rasées et ses cheveux coiffés avec une goutte de gomina puis plaqués sur le côté. Tu as honte d'être là dans ce lit, le visage enflé. Tu aimerais être jolie pour lui, plus jolie que tu estimes l'être. Guy dépose un baiser paternel sur ton front alors que ton corps voudrait qu'il t'enserre. Es-tu vraiment ce garçon manqué que le reflet des glaces te renvoie ? Tu vois parfois dans les yeux de Guy un doute, tu sais que tu ne lui plais pas spontanément mais que ce sentiment de déception, à force de conversations, finit par s'éteindre. Tu le guettes avec inquiétude, cherches à savoir si tu fais naître chez lui un feu invisible. C'est quelque chose que tu vérifies souvent, dans la rue, dans les restaurants, dans les soirées, si ta présence peut susciter, ou pas, cette espèce d'embrassement.

« Vous lisez ? Vous écrivez ? — Difficilement. Un petit journal. Impubliable. — Faites voir ? Je m'y connais en manuscrits impubliables. — Pas tout de suite. » Guy s'agite, parle de ses collègues, des bilans, des chiffres, des conseils d'administration. De cette collection qu'il aimerait créer, des œuvres complètes en format poche. À peine décèles-tu le parfum délicat sur ses poignets que le souvenir du flacon dans la salle de bains te revient comme une preuve de la vie d'avant, l'autre vie. Quand Guy Schoeller sourit de fins sillons se creusent autour de sa bouche. Son cou maigre disparaît sous une chemise à col Oxford, fermée par de petits boutons nacrés. Tu imagines Guy dans les couloirs de sa maison d'édition, inspirant la crainte et le respect, nourrir sa réputation d'homme élégant qui aime les femmes, les livres et les chevaux, et dont l'attitude dédaigneuse impressionne.

Tu sais séduire par les mots mais avec Schoeller c'est différent. Sa présence est déconcertante. Il est là sans y être. Un homme impossible à cerner, mais peut-être est-il juste inintéressant ? Tu es mal à l'aise au point de perdre avec lui l'habitude de la parole. Tu oublies que ta voix porte et peut être entendue. Comme toujours et encore plus ici, tu abrèges les phrases, bégais, veux te soustraire aux impératifs de la conversation. Il te faut parler vite, le plus vite possible pour être entendue, qu'on ne te coupe jamais la parole. Vieux réflexe d'enfance, dîners où tu n'avais que quelques secondes pour relater tes journées. Cette précipitation a l'effet inverse, tes interlocuteurs se

perdent dans le flot des mots. Lui, c'est tout le contraire. Sa voix basse se pose lentement dans l'espace. Schoeller a une manière exquise de bouger, de croiser ses longues jambes, de jeter sa main vers l'avant pour retrousser ses manches. Il a cette grâce aristocratique qui façonne les gestes, le corps et la personnalité en profondeur.

En le rencontrant pour la première fois à New York tu avais senti cette arrogance puissante, celle de l'homme blasé qui cherche quelque chose de plus. Tu sais que Guy, comme un tas de gens, aimerait écrire, mais tu ne le vois jamais travailler – ce que tu trouves charmant parce que pour une fois tu y vois une limite intérieure, une faille qui lui interdirait de mener à bien ses ambitions. En tout cas Guy dit qu'il t'aime, qu'il va te sortir de là et tu t'accroches à cette idée. Et s'il y avait une autre réalité enviable, une vie éblouissante qui nous tendait les bras si nous en avons l'énergie et le talent ? « Françoise, si vous vous en sortez, parce que vous allez vous en sortir bien sûr, eh bien, je vous épouserai. » C'était sorti comme ça, comme un souhait qui n'était même pas une question. Ce n'était pas chevaleresque ou drôle ou léger ou provocateur ou fou ou sérieux. Guy Schoeller avait énoncé la question sans marquer l'interrogation comme si ces épousailles lui revenaient de droit parce qu'il était l'éditeur séduisant et riche qui allait te voir, toi, le jeune écrivain célèbre et diminué. Toi qui aimais le brouhaha des foules et des restaurants, la vie absolue et les jeux de hasard, une des décisions les plus importantes de ta

vie s'était prise ainsi, dans un dénuement monacal. Le peu de considération de Guy à ton égard aurait pu activer chez toi un principe de précaution universel mais les prétextes amoureux ne sont pas toujours nobles ni édifiants. Là, couchée dans ton lit de clinique, contrainte de suivre le traitement sadique du Dr Morrel (« Vous avez accès au Palfium. Il y en a dans le tiroir, juste là. C'est vous qui décidez de le prendre ou de ne pas le prendre »), tu restes si attentive à sa parole.

Ce jour-là Guy est parti comme il est venu. Il a éteint ta lampe de chevet comme on le fait pour les enfants. Il t'a dit de dormir mais il n'était que dix-sept heures. Tu voulais écrire, tu as écouté ses pas s'éloigner de ta chambre, abasourdie par cette visite qui n'était pas celle d'un homme, de la place d'un homme dans la vie d'une femme. Mais Guy Schoeller a tenu sa promesse. Il est revenu tous les jours. Malgré la fatigue et la solitude et le manque de drogue parce que c'est cela qui te manque d'abord, la drogue, le soulagement induit par la drogue, et l'envie de cette drogue, tu trouves des astuces de conversation, puises en toi les ressources d'humour et de finesse pour l'amuser, le divertir, l'exciter. Tu joues des rôles, inventes comme tu le peux malgré ton épuisement. Il y a des jours où tu préférerais te pendre mais tu ne te décourages jamais malgré l'infatuation de Guy qui l'aveugle et l'éloigne. Tu observes ton futur mari, assis sur ton lit, honorer son rendez-vous quotidien auprès de toi, tapoter les livres qu'il t'a apportés (Carson McCullers,

Tennessee Williams) et les gâteaux aux amandes qu'il finit par manger. Il renouvelle ses vœux, à la fois gentil et distant, s'inquiétant de ta fatigue : « Vous avez l'air épuisée. Prenez-vous tous vos médicaments ? J'espère qu'on vous soigne bien ici. Aimerez-vous changer d'établissement ? » Et surtout : « Pensez-vous que ce... traitement, ce sevrage... Il fonctionne ? » Oui il avait l'air de se soucier de toi. De le faire consciencieusement, comme le ferait un mari pour sa femme malade. Tu te disais : je vais épouser un homme qui m'aime, et nous serons heureux. Cette hypothèse toute simple était un salut, le seul que tu aurais. Alors ta respiration se faisait plus calme. Quand les crises de manque revenaient, tu revoyais ce visage.

Tu imaginais une vie remplie de fêtes et d'écriture, où le quotidien serait un enchantement fait de conversations poussées, de rencontres, de voyages, de balades à cheval, dans l'univers de Guy, toi protégée par lui et lui éclairé par toi, un couple dont l'Histoire se souviendrait. Que vos amis respectifs s'apprécieraient spontanément, qu'ils formeraient une troupe. Tu as vingt et un ans. Dans quelques mois tu deviendras Mme Guy Schoeller aux yeux de l'administration mais tu conserveras ton identité de romancière. Plus tu penses à cette promesse, apaisante, loin de l'excitation échevelée de ces dernières années, plus ton état s'améliore. Tu revois le couple que formaient tes parents, fantasques et généreux. Chez les Quoirez on recevait avec largesse, et l'excentricité allait de pair avec la bienséance. Un certain bonheur conjugal,

PEGGY DANS LES PHARES

contrairement à ce que disent les personnages de tes romans, était possible.

La promesse de Schoeller a eu un effet immédiat sur ta convalescence. En une semaine les crises se sont espacées puis ont disparu. Les médecins, ravis, se congratulaient de leurs bons soins. Tu es sortie de la clinique au bout de quelques jours, persuadée d'être guérie. Tes douleurs, nettement réduites, étaient devenues supportables.